

silencieux qui soutenaient l'épaisse voûte du sanctuaire, dormait Guido, son noble père, tandis qu'une lampe, jour et nuit suspendue à l'angle de l'autel, y répandait ses pâles lueurs.

Dans un premier mouvement, Sybille, joyeuse de toucher à l'heure où elle pourrait s'agenouiller sur des tombes chéries, était descendue de son char et longeait rapidement l'étroit sentier sablonneux qui la conduisait au terme de ses vœux ; car là où aujourd'hui le voyageur circule sur des routes découpées avec art, se voyaient jadis des chemins rares et resserrés entre deux haies semées d'arbres aux rameaux touffus, ou entre deux lisères de bois sombres et impénétrables. Ce dernier aspect caractérisait le sentier par où Sybille s'avancait avec sa cour. Tout à coup le silence de ses méditations fut interrompu par un bruit sinistre. Ce n'était point le retentissement d'une tempête éloignée ; ce n'était pas non plus le mugissement d'un torrent lointain : c'était comme le cri d'un oiseau sauvage au moment de saisir sa proie, comme le râle d'un mourant annoncé par quelque écho sonore... Sybille et les siens suspendirent un moment leur marche.

Le bruit approcha progressivement, les branches sèches de la forêt frémissaient sous un pas qui semblait se hâter, et bientôt on put distinguer le grincement funèbre d'une crécelle ; une voix humaine sortit de dessous une touffe de bruyère dont les rameaux s'écartaient par intervalles aux mouvemens mesurés que décrivait une main couverte de lèpre. Des murmures menaçaient le malheureux ; mais Sybille les comprima. Alors la voix s'écria : "Bonheur et bien-venue à la fille des sires de Baugé !" Sybille l'écoula. Et la voix reprit : "Le ciel bénisse Sybille, la fille de Guido... Pardonnez, noble dame, si un lépreux banni de la compagnie de ses semblables, condamné à vivre au milieu des épaisses forêts avec les animaux impurs, pardonnez s'il ose se placer en face de vous pour se faire entendre ; du moins il ne blessa pas vos regards, il est caché à vos yeux. Il doit expirer avant peu, et, seul ici-bas, il peut vous révéler un secret de votre enfance, de vos jeunes années."

"Sous Guido, le noble père de Sybille, vivait dans le château de Baugé un ancien serviteur. Depuis cinquante ans, il avait consacré ses forces à servir les seigneurs de la Bresse.

"Un jour, l'un d'entre eux, fidèle à la voix de Dieu, qui appelait les fils de l'Occident à voler au secours de leurs frères d'Orient, reçut sur son bras une croix rouge de la main bénie de Louis IX, le plus généreux des rois de France, comme autrefois la requerrant, d'une main noble aussi, Guéric de Coligny, Didier de la Balme, Pierre de Seysac, Guillaume de Châtillon et Étienne de Villars. Il voit encore le lieu où il fit des adieux touchans à son épouse, à ses enfans qu'elle lui présentait en pleurant. Il entraînera avec lui le seigneur de Beaujeu, sa cour, ses vassaux, les plus vaillans chevaliers et écuyers de cette contrée. Un de ces serviteurs le suivit dans tous les combats qu'il livra. Il avait vu son maître et son seigneur marquer sa place parmi les plus vaillans capitaines, à côté de Brancion, son parent (1).

Déjà tous les plus généreux croisés le suivaient avec confiance et orgueil ; mais, ô douleur ! et une langue ulcérée trouva-t-elle encore des paroles pour le redire ? son serviteur le vit emporté par sa fougue im-

pétueuse au siège de Damiette, et succomber sous le fer d'un infidèle. Il le vit chanceler et puis tomber ; il accourt, mais il allait expirer. Ce fut lui qui le releva tout sanglant et qui recueillit cette dernière parole sortie de sa bouche : "Je meurs ici pour la grande cause. Qu'ils soient conservés les deux orphelins que je laisse !" Sa main pâlit dans la sienne, car alors elle était pure comme celle d'un enfant, et il le vit mourir. Il transporta sa dévouée mortelle, l'ensevelit sous un palmier, sur lequel il grava une croix avec l'épée qu'il avait reçue de sa main défaillante : ce héros, c'était votre aïeul, c'était Reynald ; ce serviteur, c'était moi...

"La main du vieux serviteur des Baugé, cette main qui avait enseveli Reynald, ne rapporta de son maître et de son seigneur qu'une épée. Long-tems le bon sire fut pleuré par les siens, long-tems ses vassaux déplorèrent sa mort. Deux enfans lui survivaient. Pauvres jeunes arbustes exposés aux ravages de l'ambition, n'ayant qu'une femme pour soutien ! Un homme obscur mais dévoué les suivit dans leur enfance, se mêla à leurs jeux, les forma aux armes, leur parla d'honneur, de ce que ses yeux avaient vu par delà les mers, des combats, des douleurs, des morts glorieuses de nos croisés. Tous deux furent dociles à sa voix, devenue rude sous des climats déserts ; tous deux s'empressèrent de se montrer généreux et sensibles aux cris de l'humanité et de la religion ; sous leur règne, on vit se rompre les liens de l'esclavage dans nos provinces. Un seul allait recueillir le fruit de sa loyauté. Déjà le ciel semblait incliner à tous ses desirs, déjà il allait être exaucé, et un héritier attendu et demandé avec des larmes allait couronner ses espérances..."

Ici le lépreux s'arrêta un moment, sanglotant, avec des efforts pénibles et empreints de douleur, puis il continua : "Hélas ! pourquoi faut-il que la langue du lépreux seule soit restée intacte, à l'abri de la cruelle maladie qui le dévore, puisqu'elle doit dévoiler de si lamentables souvenirs ? Guido espérait... Mais il devait rencontrer une tombe avant de voir le berceau de son enfant ! Il expira dans les bras des siens ; un convoi funèbre se dirigea vers cette église que vous voyez, où déjà reposaient ses ancêtres, et y déposa Guido le bon seigneur... Une pierre le recouvrit, et elle est encore humide des larmes qu'on y répand... Parmi ceux qui l'accompagnaient au tombeau, on aurait pu voir un vieux serviteur qui suivit de près le convoi et qui baïsa encore une fois avec pitié la tombe de son maître... Ce fut lui qui scella la pierre tumulaire... Le soir, quand l'ombre enveloppe la terre dans ses voiles, quand tout est calme au village, depuis plus d'une année le vieux serviteur vient en secret visiter la pierre sépulcrale où il dort... Ce maître chéri, ce seigneur généreux, c'était Guido ; ce vieux serviteur, c'était moi..."

"Trois mois après la mort de Guido, l'enfant, le trop tardif espoir de son père, vit le jour. Ô ciel ! qu'elle était belle ! Un puissant et magnifique seigneur, une haute dame prépara les fêtes du château. Dans l'enceinte de la salle où les convives furent reçus, il avait exposé avec bonheur les portraits des aïeux de la jeune héritière ; toutes les joies semblèrent se grouper autour du berceau de l'enfant !... Ce jour-là même, elle fut placée sur l'autel de la Vierge, et la Vierge parut lui sourire.

"Mais, hélas ! un homme au cœur de tigre, un infidèle, un apostat, cruel exécuté des vengeances du marquis de F..., allait fondre sur le château de Baugé, s'emparer de l'en-

fant qu'avait donnée le ciel à ses sujets... Fragile fleur qui fut sur le point d'être moissonnée avant d'être éclose !... Elle vint de perdre sa mère, elle était orpheline. C'était pendant une profonde nuit : tout à coup, un bruit sourd, des clameurs retentirent dans la cité... Des lucurs de torches enflammées jetaient un lugubre éclat des rives du côté de la Saône... On craignait la surprise d'un juif qui promenait partout la terreur de ses dévastations, de Jocénius, qui avait fait tomber plusieurs châteaux, incendié des villages, égorgé des ministres du ciel, et que rien n'avait pu arrêter dans sa course aussi désastreuse que celle d'un torrent. Le vieux serviteur gravit la tour ! Ô ciel ! ou plutôt, ô nuit d'effroi ! C'était Jocénius à la tête d'une horde barbare !... On demandait avec fureur l'enfant... L'enfant de Guido !... Déjà ils se précipitaient dans l'enceinte du manoir ; déjà ils espéraient la saisir... mais elle avait disparu dans les bras du vieux serviteur, qui s'enfuit avec elle par une porte dérobée du château.

"Il traversa les bois, erra long-tems la nuit, ensanglantant ses pieds nus aux ronces des forêts, et vint frapper à une pauvre demeure... On lui ouvrit, il remit l'enfant..., jeta quelques pièces d'or au villageois, qu'il savait être un fidèle sujet des sires de Baugé, et revint au château. Cette enfant, c'était Sybille de Baugé, c'était vous, noble dame. Le vieux serviteur, c'était moi... Le jour avait paru quand les yeux du serviteur fidèle des Baugé revirent la tour du manoir... Il voulut gravir jusqu'aux marches du donjon... Mais des bras vigoureux le saisirent, des chaînes entourèrent ses membres fatigués, et il fut entraîné bien loin par des bourreaux, et jeté dans une léproserie au milieu de malheureux gisants au fond d'un noir cachot. On l'interrogea, il ne répondit pas, et l'enfant fut ignorée. Bientôt une maladie horrible recouvrit tout son corps. Sa chair tombait par lambeaux, et ne semblait renaitre que pour de nouvelles souffrances. Ses cheveux, que les orages de la guerre, que les longues nuits passées sous les tentes d'Orient n'avaient pu altérer, devinrent blancs comme la neige, puis tombèrent... Il ne fut bientôt qu'une ombre de lui-même..."

"Après treize ans de lamentables angoisses, de tortures douloureuses, on jeta sur lui l'eau bénite des morts. Une grande foule était empressée de voir cette funèbre cérémonie d'enterrer un homme tout vivant. Mais, vaincue par le dégoût et l'horreur d'une telle scène, elle se retira. Un homme resta, il crut le reconnaître. Le lépreux lui remit une plaque de cuivre sur laquelle il avait gravé quelques mots à l'adresse d'un oncle de l'orpheline... Elle lui fut remise, depuis ; elle indiquait le lieu où était cachée la jeune Sybille... Le lépreux espérait voir enfin le terme de ses maux ; mais il fut de nouveau, par l'ordre de son tyran, ramené dans sa prison empestée... Ô bonheur ! ou plutôt, ô fatalité ! car les cachots se recrutèrent de nouveaux malheureux. Le lépreux reconnut le bon et loyal vassal de Chandée avec le jeune homme qui était devenu son fils en épousant sa fille, la seule qui lui resta, Jehan et son fils... Il allait les serrer contre son sein, mais il les fit reculer d'épouvante... Il apprit de Jehan le terrible secret de leur punition, le brillant mariage de leur fille adoptive qu'on leur avait ravie ; à chaque moment il s'approchait d'eux, et il sentait qu'il leur communiquait ses cruelles ulcères... Malgré ces précautions, malgré le soin qu'il mit à adoucir leurs larmes, il les vit se flétrir, puis mourir bientôt.

(1) Ce Brancion est le même dont parle Joinville dans ses mémoires. Brancion était allié au sire de Baugé.